

Alexandre  
Dumas



Le Vicomte  
de Bragelonne

Tome 1

*Texte intégral*



ALEXANDRE DUMAS

*Le Vicomte  
de Bragelonne*

*ou dix ans plus tard*

Tome I

PRÉSENTÉ PAR PAUL MORAND

*DUMAS ET L'HISTOIRE*

PAR HENRI CLOUARD

LE LIVRE DE POCHE

© *Éditions Gallimard et Librairie Générale Française, 1962.*

© 1962, *Paul Morand*, pour la préface.

LE VICOMTE DE BRAGELONNE  
Tome I

**ŒUVRES D'ALEXANDRE DUMAS**

*Parus dans Le Livre de Poche :*

LES TROIS MOUSQUETAIRES.

VINGT ANS APRÈS (2 tomes).

LE VICOMTE DE BRAGELONNE (4 tomes).

LA DAME DE MONSOREAU (2 tomes).

LES QUARANTE-CINQ (2 tomes).

LE COMTE DE MONTE-CRISTO (3 tomes).

LA REINE MARGOT.

## PRÉFACE

*Le matamore castillan, en passant les Pyrénées, est devenu cadet de Gascogne; ce cadet pauvre, remontant vers Paris, se doit d'entrer dans les mousquetaires du roi, croix devant et derrière, sur la casaque et la soubreveste galonnée d'or; à la première Compagnie, bien sûr, celle des mousquetaires noirs, couleur de la robe des chevaux (la seconde Compagnie, beaucoup moins élégante, n'était pas commandée par Tréville, mais par un Mazarin, le duc de Nevers). Nous n'ajoutons pas foi aux vantardises du matamore racontant qu'il a ramené au camp, par sa barbe, le sultan de Trébizonde; mais tout ce que dit d'Artagnan, nous y croyons depuis notre enfance, dur comme fer, et nous y croirons, malgré les historiens, jusqu'à notre mort. Nous avons raison, car la documentation de Dumas est parfaite. Ce romancier viole l'Histoire, mais les enfants qu'il lui fait sont presque immortels. Quand ces enfants-là mourront, à leur tour, Dumas leur dressera un monument de quarante volumes. Les héros de Dumas gagnent en présence tout ce que perd l'Histoire dans les manuels de Malet et Isaac, au point que, comme dit Larousse, on est tenté, après avoir connu les Mousquetaires, d'accuser d'ignorance les historiens q i les ont oubliés.*

*Maquet, le collaborateur de Dumas, a découvert d'Artagnan, mais Dumas a découvert Maquet : on*

reconnaît là son génie. Qui fut le vrai Bragelonne, le pauvre petit vicomte, fils d'Athos, ce gentilhomme entre les gentilshommes, et de cette duchesse de Chevreuse, qui fut si belle, avant de devenir une vieille rotisseuse de balai? A peine Mme de la Fayette lui consacre-t-elle quelques lignes dans son *Henriette d'Angleterre*. De ces lignes, Dumas fera les vingt-six volumes des premières éditions. Que sait-on de Bragelonne? Que, tout jeune, il a été amoureux de La Vallière; c'était mal tomber, l'infortuné! Et pourtant « le roi en fit de grandes jalousies ». Cela ne valait guère la peine; ce « Monsieur Raoul », comme dit La Vallière, n'est pas le roi Soleil.

Mais ces quelques lignes suffiront à Dumas pour faire revivre le décor des premiers succès de la jolie boiteuse et de ses amours avec un Louis XIV de vingt-trois ans, à Fontainebleau, ce palais où logent trois Cours, trois reines : Anne d'Autriche, Marie-Thérèse, Henriette d'Angleterre. La leçon d'amour dans un parc, les nuits de plaisir passionné et de baignades à Valvins, dans la Seine, voilà Dumas mis en goût, il découpe aussitôt son fidèle limier Maquet et lance le cerf...

Le cerf, ce sont les mémoires de cette époque Louis XIII, si fertile en mémoire, vrais ou faux, c'est Brienne, Motteville, La Fayette, La Rochefoucauld, La Porte, d'Artagnan, ou même Sandras de Courtitz. Maquet, méticuleux, fouilleur, fait la curée, tandis que Dumas sonne l'hallali. Maquet apporte le plan de ce que sera Bragelonne (ce plan existe); il écrit, et Dumas rature; puis Maquet rature pardessus Dumas; pour expliquer qu'un duel, alors interdit, ait pu avoir lieu, Dumas écrit qu'il ne s'agissait que d'une chasse « dans un champ de pommes de terre ». « Cher ami! lui fait observer le lendemain le scrupuleux Maquet, des pommes de terre! Sous Louis XIV! » (Imperturbable, dans le feuillet suivant, Dumas a rectifié : lire « pommes d'amour ».)

La correspondance de Dumas et de Maquet, pendant qu'ils écrivent Bragelonne, témoigne de la hâte de celui qui signera le roman : « Encore un coup

de coller... » « Il faut absolument que vous fassiez la mort de d'Artagnan... » « Encore un feuilleton sur la mort de d'Artagnan; il est impossible de ne lui consacrer que quelques lignes... » Un soir, le manuscrit s'est perdu; Le Siècle attend son feuilleton; Maquet le récrit, de mémoire; le lendemain, à la rédaction, on retrouve le texte initial : cinq cents lignes étaient de Maquet et trente mots de l'écriture de Dumas...

Mais ces trente mots réveillent tout, effacent la documentation, imposent ce génie de féticheur africain qu'est celui de Dumas.

« A moi, d'Artagnan! s'écria Athos... »

« Je ne menace jamais, Monsieur de Buckingham, parce que je frappe d'abord!... »

Alexandre Dumas, le trafiquant d'esclaves, a le don burlesque d'un nègre de Harlem dans la rapidité de son dialogue, dans la familiarité de ses leçons de royauté données aux monarques, de grandeur aux grands, de religion aux cardinaux. Dumas n'a peur de rien, et jamais du ridicule. Sur Athos il entasse toutes ces décorations dont rêvent les rois nègres : à la fois le Saint-Esprit, la Jarretière et la Toison d'or! Dumas, c'est le président Tubman du roman; du Noir antillais redevenu roi au Liberia il retrouve la jactance parlementaire, car la Révolution a passé sur le marquis de la Pailleterie, la générosité, le goût des palabres, le don de faire coexister le tragique et le bouffon, les concubines, les cheveux crépus, une vie de panier percé, sur un fond de blues, mélancolie native du métis écartelé entre deux races.

Que Raoul de Bragelonne aille se faire tuer, nous nous en moquons! Qu'il aille se faire ensevelir par un camouflet de poudre, sous Candie, en compagnie du roi des Halles, le duc de Beaufort, peu importe, le roman est écrit en ce 1848, où l'on se fait tuer pour une nouvelle croisade, le socialisme.

Ce qui compte, dans Bragelonne, ce sont, d'abord, les portraits : Colbert, Fouquet (que Dumas, qui s'y connaissait, admire pour ses dettes), c'est Louis XIV, Varde, Guiche, toute cette jeune Cour adorable de Fontainebleau que Versailles ne remplacera jamais.

*C'est ensuite l'épisode ébouriffant des deux Louis XIV, le vrai, incarcéré, et le faux, se prélassant dans le lit de son frère jumeau, ébloui par un soleil d'emprunt, avant l'ombre de Pignerol, des îles Sainte-Marguerite, de la Bastille, du masque de fer sur le visage.*

*Ce sont aussi les thèmes chers à Dumas, le thème du trésor enfoui, ce rêve de l'éternel endetté, depuis Monte Cristo jusqu'au trésor de Charles I<sup>er</sup>. Enfin, pour passer de L'Or du Rhin au Crépuscule des Dieux, c'est le thème de la vie qui passe, du temps enfui.*

*« Bah! les hommes comme nous ne meurent que rassasiés de joie et de gloire.*

*— Ah! répliqua d'Artagnan, c'est qu'à présent je ne me sens plus d'appétit... »*

*L'heure de la séparation éternelle va sonner; après la mort admirable d'Athos, héroïque de d'Artagnan, gigantesque de Porthos, il ne restera, pour les pleurer, en Espagne, ce pays où le noir est de rigueur, qu'Aramis.*

*« C'est très Vingt Ans après » ... avait coutume de dire Proust, pour expliquer la fuite du temps, dans ses diners où se retrouvaient de vieux amis. « Pis encore! renchérisait Lucien Daudet, c'est très Bragelonne! »*

*A la mélancolie de ce roman s'ajoute celle de nos souvenirs d'enfance. Pour sentir Dumas, il faut avoir vécu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans ces ateliers d'artistes où régnait l'ombre d'Abraham Bosse; dernier écho du romantisme; le vrai romantisme français, ce n'est pas Schiller et Walter Scott, c'est l'époque Louis XIII, les vitres en culs de bouteille, les lits à colonnes torses, les cabinets mazarins marquetés d'écaïlle rouge, sur fond d'étain gris. De 1848 à 1900 la France fut Louis XIII, depuis les belles frondeuses de Victor Cousin jusqu'à Cyrano, en passant par Le Capitaine Fracasse et Le Chat Noir, depuis la cape de Bruant jusqu'au feutre noir de Léon Blum. Bien sûr, l'Ode au fromage de Saint-Amant ne vaut pas Bérénice, mais il y a dans ce début du XVII<sup>e</sup> une sève nourricière, un accent hé-*

*roïque et généreux que perdra bientôt l'individu, dévitalisé par le colbertisme et la monarchie absolue. Sous Louis XIII, tout est baroque et passionnant; rien n'est beau et tout est neuf. Et le fameux appétit de Louis XIV aura beaucoup à apprendre de celui des Mousquetaires, ces grands éventreurs de pâtés, qui ne laissent derrière eux que l'ombre de dix bouteilles...*

Paul MORAND.



# I

## LA LETTRE

VERS le milieu du mois de mai de l'année 1660, à neuf heures du matin, lorsque le soleil déjà chaud séchait la rosée sur les ravenelles du château de Blois, une petite cavalcade, composée de trois hommes et de deux pages, rentra par le pont de la ville sans produire d'autre effet sur les promeneurs du quai qu'un premier mouvement de la main à la tête pour saluer, et un second mouvement de la langue pour exprimer cette idée dans le plus pur français qui se parle en France :

« Voici MONSIEUR qui revient de la chasse. »

Et ce fut tout.

Cependant, tandis que les chevaux gravissaient la pente raide qui de la rivière conduit au château, plusieurs courtauds de boutique s'approchèrent du dernier cheval, qui portait, pendus à l'arçon de la selle, divers oiseaux attachés par le bec.

A cette vue, les curieux manifestèrent avec une franchise toute rustique leur dédain pour une aussi maigre capture, et après une dissertation qu'ils firent entre eux sur le désavantage de la chasse au vol, ils revinrent à leurs occupations. Seulement un des curieux, gros garçon joufflu et de joyeuse humeur, ayant demandé pourquoi MONSIEUR, qui pouvait tant s'amuser, grâce à ses gros revenus, se contentait d'un si piteux divertissement :

« Ne sais-tu pas, lui fut-il répondu, que le principal divertissement de MONSIEUR est de s'ennuyer? »

Le joyeux garçon haussa les épaules avec un geste qui signifiait clair comme le jour :

« En ce cas, j'aime mieux être Gros-Jean que d'être prince. »

Et chacun reprit ses travaux.

Cependant MONSIEUR continuait sa route avec un air si mélancolique et si majestueux à la fois, qu'il eût certainement fait l'admiration des spectateurs s'il eût eu des spectateurs; mais les bourgeois de Blois ne pardonnaient pas à MONSIEUR d'avoir choisi cette ville si gaie pour s'y ennuyer à son aise; et toutes les fois qu'ils apercevaient l'auguste ennuyé, ils s'esquivaient en bâillant ou rentraient la tête dans l'intérieur de leurs chambres, pour se soustraire à l'influence soporifique de ce long visage blême, de ces yeux noyés et de cette tournure languissante. En sorte que le digne prince était à peu près sûr de trouver les rues désertes chaque fois qu'il s'y hasardait.

Or, c'était de la part des habitants de Blois une irrévérence bien coupable, car MONSIEUR était, après le roi, et même avant le roi peut-être, le plus grand seigneur du royaume. En effet, Dieu, qui avait accordé à Louis XIV, alors régnant, le bonheur d'être le fils de Louis XIII, avait accordé à MONSIEUR l'honneur d'être fils de Henri IV. Ce n'était donc pas, ou du moins ce n'eût pas dû être un mince sujet d'orgueil pour la ville de Blois, que cette préférence à elle donnée par Gaston d'Orléans, qui tenait sa cour dans l'ancien château des Etats.

Mais il était dans la destinée de ce grand prince d'exciter médiocrement partout où il se rencontrait l'attention du public et son admiration. MONSIEUR en avait pris son parti avec l'habitude.

C'est peut-être ce qui lui donnait cet air de tranquille ennui. MONSIEUR avait été fort occupé dans sa vie. On ne laisse pas couper la tête à une douzaine de ses meilleurs amis sans que cela cause quelque tracas. Or, comme depuis l'avènement de M. Mazarin on n'avait coupé la tête à personne, MONSIEUR n'avait plus eu d'occupation, et son moral s'en ressentait.

La vie du pauvre prince était donc fort triste. Après sa petite chasse du matin sur les bords du

Beuvron ou dans les bois de Cheverny, MONSIEUR passait la Loire, allait déjeuner à Chambord avec ou sans appétit, et la ville de Blois n'entendait plus parler, jusqu'à la prochaine chasse, de son souverain et maître.

Voilà pour l'ennui *extra muros*; quant à l'ennui à l'intérieur, nous en donnerons une idée au lecteur s'il veut suivre avec nous la cavalcade et monter jusqu'au porche majestueux du château des Etats.

MONSIEUR montait un petit cheval d'allure, équipé d'une large selle de velours rouge de Flandre, avec des étriers en forme de brodequins; le cheval était de couleur fauve; le pourpoint de MONSIEUR, fait de velours cramoisi, se confondait avec le manteau de même nuance, avec l'équipement du cheval, et c'est seulement à cet ensemble rougeâtre qu'on pouvait reconnaître le prince entre ses deux compagnons, vêtus l'un de violet, l'autre de vert. Celui de gauche, vêtu de violet, était l'écuyer; celui de droite, vêtu de vert, était le grand veneur.

L'un des pages portait deux gerfauts sur un perchoir, l'autre un cornet de chasse, dans lequel il soufflait nonchalamment à vingt pas du château. Tout ce qui entourait ce prince nonchalant faisait tout ce qu'il avait à faire avec nonchalance.

A ce signal, huit gardes, qui se promenaient au soleil dans la cour carrée, accoururent prendre leurs hallebardes, et MONSIEUR fit son entrée solennelle dans le château.

Lorsqu'il eut disparu sous les profondeurs du porche, trois ou quatre vauriens, montés du mail au château derrière la cavalcade, en se montrant l'un à l'autre les oiseaux accrochés, se dispersèrent, en faisant à leur tour leurs commentaires sur ce qu'ils venaient de voir; puis, lorsqu'ils furent partis, la rue, la place et la cour demeurèrent désertes.

MONSIEUR descendit de cheval sans dire un mot, passa dans son appartement, où son valet de chambre le changea d'habits; et comme MADAME n'avait pas encore envoyé prendre les ordres pour le déjeuner, MONSIEUR s'étendit sur une chaise

longue et s'endormit d'aussi bon cœur que s'il eût été onze heures du soir.

Les huit gardes, qui comprenaient que leur service était fini pour le reste de la journée, se couchèrent sur des bancs de pierre, au soleil; les palefreniers disparurent avec leurs chevaux dans les écuries, et, à part quelques joyeux oiseaux s'effarouchant les uns les autres, avec des pépiements aigus, dans les touffes des giroflées, on eût dit qu'au château tout dormait comme monseigneur.

Tout à coup, au milieu de ce silence si doux, retentit un éclat de rire nerveux, éclatant, qui fit ouvrir un œil à quelques-uns des hallebardiers enfoncés dans leur sieste.

Cet éclat de rire partait d'une croisée du château, visitée en ce moment par le soleil, qui l'englobait dans un de ces grands angles que dessinent avant midi, sur les cours, les profils des cheminées.

Le petit balcon de fer ciselé qui s'avancait au-delà de cette fenêtre était meublé d'un pot de giroflées rouges, d'un autre pot de primevères, et d'un rosier hâtif, dont le feuillage, d'un vert magnifique, était diapré de plusieurs paillettes rouges annonçant des roses.

Dans la chambre qu'éclairait cette fenêtre, on voyait une table carrée vêtue d'une vieille tapisserie à larges fleurs de Harlem; au milieu de cette table une fiole de grès à long col, dans laquelle plongeaient des iris et du muguet; à chacune des extrémités de cette table, une jeune fille.

L'attitude de ces deux enfants était singulière : on les eût prises pour deux pensionnaires échappées du couvent. L'une, les deux coudes appuyés sur la table, une plume à la main, traçait des caractères sur une feuille de beau papier de Hollande; l'autre, à genoux sur une chaise, ce qui lui permettait de s'avancer de la tête et du buste par-dessus le dossier et jusqu'en pleine table, regardait sa compagne écrire. De là mille cris, mille railleries, mille rires, dont l'un, plus éclatant que les autres, avait effrayé les oiseaux des ravenelles et troublé le sommeil des gardes de MONSIEUR.

Nous en sommes aux portraits, on nous passera donc, nous l'espérons, les deux derniers de ce chapitre.

Celle qui était appuyée sur la chaise, c'est-à-dire la bruyante, la rieuse, était une belle fille de dix-neuf à vingt ans, brune de peau, brune de cheveux, resplendissante, par ses yeux, qui s'allumaient sous des sourcils vigoureusement tracés, et surtout par ses dents, qui éclataient comme des perles sous ses lèvres d'un corail sanglant.

Chacun de ses mouvements semblait le résultat du jeu d'un mime; elle ne vivait pas, elle bondissait.

L'autre, celle qui écrivait, regardait sa turbulente compagne avec un œil bleu, limpide et pur comme était le ciel ce jour-là. Ses cheveux, d'un blond cendré, roulés avec un goût exquis, tombaient en grappes soyeuses sur ses joues nacrées; elle promenait sur le papier une main fine, mais dont la maigreur accusait son extrême jeunesse. A chaque éclat de rire de son amie, elle soulevait, comme dépitée, ses blanches épaules d'une forme poétique et suave, mais auxquelles manquait ce luxe de vigueur et de modelé qu'on eût désiré voir à ses bras et à ses mains.

« Montalais! Montalais! dit-elle enfin d'une voix douce et caressante comme un chant, vous riez trop fort, vous riez comme un homme; non seulement vous vous ferez remarquer de MM. les gardes, mais vous n'entendrez pas la cloche de MADAME, lorsque MADAME appellera. »

La jeune fille qu'on appelait Montalais ne cessant ni de rire ni de gesticuler à cette admonestation, répondit :

« Louise, vous ne dites pas votre façon de penser, ma chère; vous savez que MM. les gardes, comme vous les appelez, commencent leur somme, et que le canon ne les réveillerait pas; vous savez que la cloche de MADAME s'entend du pont de Blois, et que par conséquent je l'entendrai quand mon service m'appellera chez MADAME. Ce qui vous ennuie, c'est que je ris quand vous écrivez; ce que vous craignez, c'est que Mme de Saint-Remy, votre mère, ne

monte ici, comme elle fait quelquefois quand nous rions trop; qu'elle ne nous surprenne, et qu'elle ne voie cette énorme feuille de papier sur laquelle, depuis un quart d'heure, vous n'avez encore tracé que ces mots : *Monsieur Raoul*. Or, vous avez raison, ma chère Louise, parce qu'après ces mots, monsieur Raoul, on peut en mettre tant d'autres, si significatifs et si incendiaires, que Mme de Saint-Remy, votre chère mère, aurait droit de jeter feu et flammes. Hein! n'est-ce pas cela, dites? »

Et Montalais redoublait ses rires et ses provocations turbulentes.

La blonde jeune fille se courrouça tout à fait; elle déchira le feuillet sur lequel, en effet, ces mots, *Monsieur Raoul*, étaient écrits d'une belle écriture, et, froissant le papier dans ses doigts tremblants, elle le jeta par la fenêtre.

« Là! là! dit Mlle de Montalais, voilà notre petit mouton, notre Enfant Jésus, notre colombe qui se fâche!... N'avez donc pas peur, Louise; Mme de Saint-Remy ne viendra pas, et si elle venait, vous savez que j'ai l'oreille fine. D'ailleurs, quoi de plus permis que d'écrire à un vieil ami qui date de douze ans, surtout quand on commence la lettre par ces mots : Monsieur Raoul?

— C'est bien, je ne lui écrirai pas, dit la jeune fille.

— Ah! en vérité, voilà Montalais bien punie! s'écria toujours en riant la brune railleuse. Allons, allons, une autre feuille de papier, et terminons vite notre courrier. Bon! voici la cloche qui sonne, à présent! Ah! ma foi, tant pis! MADAME attendra, ou se passera pour ce matin de sa première fille d'honneur! »

Une cloche sonnait, en effet; elle annonçait que MADAME avait terminé sa toilette et attendait MONSIEUR, lequel lui donnait la main au salon pour passer au réfectoire.

Cette formalité accomplie en grande cérémonie, les deux époux déjeunaient et se séparaient jusqu'au dîner, invariablement fixé à deux heures.

Le son de la cloche fit ouvrir dans les offices,